



Vittorio Alfieri, qui a connu Louis XV et Frédéric II, sait que les écrivains ont du mal à résister la fascination du pouvoir.

AGF/LEEMAGE

Une leçon d'indépendance d'esprit

VITTORIO ALFIERI L'aristocrate toscan, contemporain de Goethe, est l'auteur d'un essai mordant sur les rapports entre le pouvoir et la création.

JACQUES DE SAINT VICTOR

AVAIT-IL Louis XIV à l'esprit lorsque le grand poète italien Vittorio Alfieri, contemporain de Goethe, rédigea ce brillant petit essai méconnu intitulé *Le Prince et les lettres* ? Son ironie acide et sa finesse en font un véritable moment de bonheur et de nécessaire dépaysement au pays de la courtoisie. Car la critique qu'Alfieri adresse à ces nations qui voudraient que leur prince protège les lettres semble bien s'appliquer, plus que tout, à la

France du Roi-Soleil. Et peut-être aussi à celle d'aujourd'hui... Où a-t-on créé autant d'académies officielles ? Où un ministère finance-t-il autant d'artistes ? Où s'inquiète-t-on autant que le prince n'ait pas de lectures choisies ?

« Rehausser des êtres médiocres »

Pour Alfieri, il ne faut pas être dupe : lorsqu'un prince protège les lettres, il le fait par vanité ou par ambition. « On sait que des actions communes deviennent grandes racontées par d'illustres auteurs. » Mais Alfieri s'intéresse moins aux stratégies de

gloire des monarques qu'à la mission de l'écrivain. Faut-il qu'ils prêtent leur talent à « rehausser des êtres médiocres » ?

Cet Italien qui a connu Louis XV et Frédéric II, sait que l'écrivain a du mal à renoncer aux caresses du pouvoir. Aussi fait-il l'éloge de ces princes qui ne protègent pas les lettres. Il leur déclare qu'ils ont sa plus « sincère reconnaissance » car, « ne cherchant point à corrompre les écrivains, vous consentez à être tels que vous êtes, aux yeux de vos contemporains et à ceux de la postérité, si toutefois elle doit jamais s'occuper de vous ».

Ce petit essai, de l'époque de celui du baron d'Holbach sur *L'art de ramper à l'usage des courtisans*, semble aussi annoncer le propos de Stendhal qui, dans *Racine et Shakespeare*, posera quelques années après Alfieri les bases du théâtre romantique. Outre son hostilité à la versification, Stendhal y exprime surtout la supériorité de Shakespeare sur le dramaturge français en raison de sa « liberté de ton » et de création. N'est-ce pas au fond ce que dit aussi Alfieri ? Ce n'est pas dans les pays où le pouvoir se penche sur les lettres qu'il faut en attendre les plus grandes œuvres. ■

DU PRINCE ET DES LETTRES
De Vittorio Alfieri,
Allia,
192 p., 9 €.

